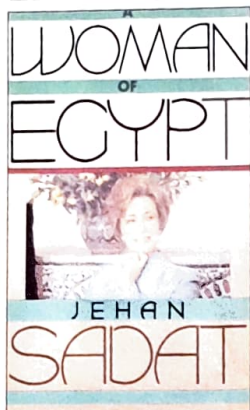


Le livre du mois



Six ans après la mort, le 6 octobre 1981, d'Anouar el-Sadate, le témoignage de celle qui vécut plus de trente ans à ses côtés, nous fait pénétrer pour la première fois dans l'intimité de sa vie avec l'ancien raïs. Ici, l'homme ravit la vedette au chef d'Etat, et l'ex-première dame s'efface souvent devant les émotions de la collégienne et de l'amoureuse...

Jihane Sadate : une femme d'Egypte. (Mémoires). Simon & Shuster. (Traduction française aux Presses de la Renaissance. 526 pages. 120 FF.)

JIHANE SADATE : MA VÉRITÉ

Par Khaled Osman

L'autobiographie de Jihane Sadate qui vient de paraître aux Etats-Unis (chez l'éditeur Simon & Schuster) est un événement à plus d'un titre. Tout d'abord, la personnalité même de Jihane, son rôle dans la vie politique et sociale de l'Egypte, justifient que l'on s'intéresse à son destin exceptionnel à l'échelle du Tiers Monde. Ensuite, Mme Sadate donne une version inédite d'événements — notamment l'assassinat de son mari Anouar el-Sadate, qui fut à la tête de l'Egypte de 1970 à 1981 — qu'on ne connaissait jusqu'ici que par les communiqués de presse.

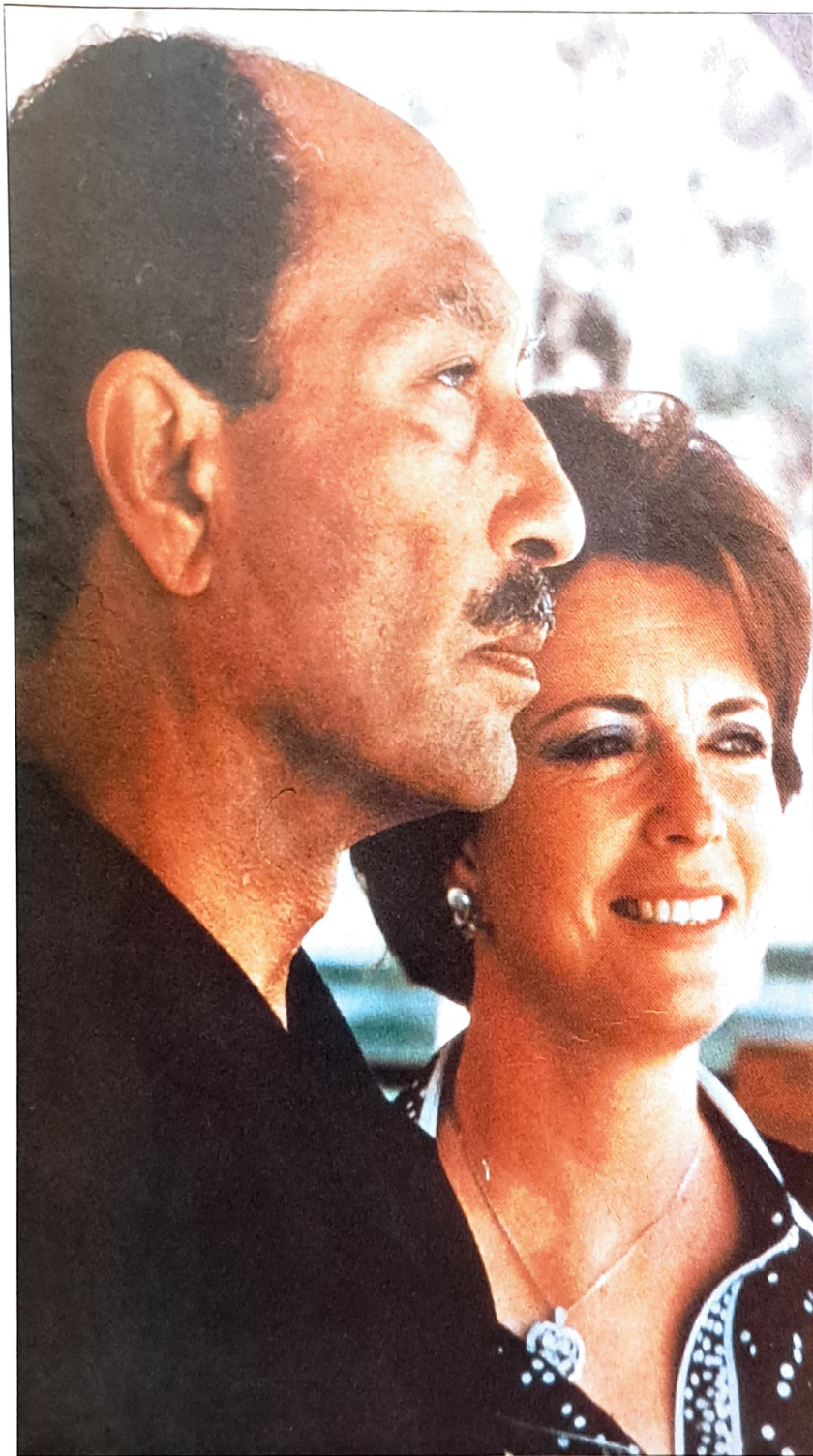
Tout au long du livre, la femme de

l'ancien chef d'Etat se livre à une analyse souvent pénétrante de la société égyptienne, de ses mœurs, de ses traditions et de sa vie sociale et politique, et cela de manière didactique et dans un style clair et vivant (l'ouvrage a été rédigé en anglais avec la collaboration d'une journaliste américaine). Jihane, tout en se refusant manifestement à toute polémique, essaie de déjouer les accusations dont elle a été l'objet durant la présidence de son mari, et depuis qu'elle s'est installée dans sa nouvelle existence américaine (la traduction française de ce livre paraît ce mois-ci aux Presses de la Renaissance, Paris).

Jihane, troisième d'une famille de quatre enfants, était la fille d'un fonctionnaire égyptien et d'une Anglaise de Sheffield que celui-ci avait rencontrée lors d'un voyage d'études au pays de Shakespeare. C'est des au pays de Shakespeare. C'est du moins la version qu'a toujours voulu accréditer Jihane, sans que cela ait jamais pu être vérifié, sa mère étant, selon toute vraisemblance, maltaise et non anglaise. Quoi qu'il en soit, Jihane devait recevoir d'elle une éducation très occidentale, et les habitudes de la maison parentale différaient de celles de beaucoup de familles égyptiennes. A la maison, le petit déjeuner était un typique breakfast anglais, et les plats sautés étaient dépourvus des oignons qu'affectionne tant la cuisine égyptienne traditionnelle. On fêtait aussi bien les fêtes religieuses musulmanes que le Noël chrétien avec l'arbre entouré de cadeaux, aussi bien le Ramadan que le *Chamm el-Nassim* avec les œufs décorés, ou encore la crue du Nil, célébrée depuis les temps pharaoniques.

Dans l'Egypte cosmopolite des années 30, qui comptait encore 300 000 Grecs, 100 000 Italiens, 50 000 Juifs, cultures, langues et religions s'entre-mêlaient volontiers, et Jihane se sentira plus tard très à son aise dans le milieu diplomatique où baigne constamment une épouse de chef d'Etat. Mais Jihane, qui fréquentait la Christian Missionary School sur l'île de Roda au Caire, fut surtout marquée par la découverte de l'islam, des rituels du jeûne et de la prière. Le mouvement des Frères musulmans, dont plusieurs de ses proches étaient des sympathisants, était dépourvu de la virulence qui le caractérisera par la suite.

De sa rencontre avec Anouar el-Sadate, Jihane donne dans son livre un compte-rendu chargé d'émotion, parant l'événement d'une aura romantique certainement accentuée par le recul du temps et par la nostalgie. Tout séparait la jeune adolescente alors âgée de quinze ans, menant une vie très occidentalisée, de l'officier d'ascendance paysanne, originaire d'un village du delta du Nil, Mit Aboul-Kom, déjà marié et en instance de divorce. Il fallut mettre tout en œuvre pour convaincre les parents de Jihane d'accepter un tel parti. Dans un chapitre intitulé « Le révolutionnaire et l'écolière », elle décrit comment Anouar, qui faisait alors la une des journaux pour avoir trempé dans l'assassi-



Née en 1933, Jihane avait 15 ans lorsqu'elle fit la connaissance d'Anouar (âgé, lui, de 30 ans) et 48 lorsqu'il fut assassiné. « Avec tout le respect qui vous est dû, madame, je n'éprouve que du mépris pour votre Winston Churchill ! » avait-il dit à sa future belle-mère, une Anglaise.

entre toutes. "Que pensez-vous de Winston Churchill ?"

« Cette fois, c'est la fin, me dis-je. [...] J'essayai de capter le regard d'Anouar, pour le supplier de rester au moins aimable. Mais il fixait ma mère droit dans les yeux.

« "Winston Churchill est un voleur, déclara fermement Anouar. L'Egypte a obtenu sa souveraineté depuis 1923, et pourtant il continue à dépouiller notre pays de sa fierté et de son indépendance. Il fait la pire des politiques, parce qu'il cherche à satisfaire les exigences de son pays à travers l'humiliation du mien. Il est peut-être un grand héros pour les Anglais, mais pour nous, il est l'ennemi détesté. Avec tout le respect qui vous est dû, Madame, je n'éprouve que du mépris pour votre Winston Churchill."

« Ma mère l'observa en silence par-dessus sa tasse de thé anglais. J'étais au supplice tandis que les paroles d'Anouar flottaient encore dans l'air. "Revenez encore nous voir, M. Sadate, dit-elle finalement en fixant le vide. Cet entretien était très intéressant."

Le mariage put enfin être célébré, non sans que le père de Jihane ait fait promettre à Anouar de ne plus jamais faire de politique.

Les premières années de leur mariage furent souvent difficiles : Anouar, exclu de l'armée par les Anglais, était contraint d'exercer divers métiers pour vivre. Il fut même envoyé par un cousin de Jihane sur un chantier afin de suivre l'exécution d'un projet. Mais Sadate n'était pas fait pour le monde des affaires. C'est à ce moment que, selon Jihane, une diseuse de bonne aventure lui aurait prédit qu'elle serait la « première dame d'Egypte ». On sait la controverse et les railleries qu'a suscitées en Egypte l'attribution par le rais de ce titre à Jihane. Outre le fait qu'il était ostensiblement calqué sur le titre donné à l'épouse du président des Etats-Unis, cet honneur était perçu comme un moyen d'imposer la participation officielle de Jihane à la vie politique du pays. Peu importe du reste que l'anecdote soit authentique ou non. Ce qui est certain, c'est que la future épouse du président a cru fermement à son destin, faisant preuve d'une ambition et d'une ténacité qui ne se sont jamais démenties.

Cette ambition allait bientôt être mise à

nat — commandité par le Palais — d'un ministre jugé trop pro-anglais, fut soumis au feu des questions de la mère — britannique — de Jihane :

« "On parle beaucoup de vous dans les journaux, M. Sadate. Etes-vous toujours opposé à l'occupation britannique ?" Mon cœur cessa de battre. "Oui, je suis contre cette occupation, répliqua-t-il. En tant qu'Egyptien, je refuse qu'un autre pays nous dicte notre conduite, de même que vous ne l'accepteriez pas pour la Grande-Bretagne." Ça va, pensai-je, cela, elle peut l'accepter.

« "Aimeriez-vous voir tous les Anglais

quitter l'Egypte ?", insista ma mère. Encore une fois, mon cœur cessa de battre. Mais Anouar fut magnifique. "Bien sûr que non, dit-il, je n'ai rien contre le peuple britannique. Nous sommes tous des êtres humains, après tout, avec les mêmes rêves et les mêmes espoirs. C'est au gouvernement que je suis opposé, à ce gouvernement qui occupe mon territoire."

« Je les regardais tous deux à la dérobée pendant qu'ils échangeaient questions et réponses, essayant de déchiffrer leur expression, mais je ne pus rien lire sur leur visage.

« Puis vint la question que je redoutais

Le livre du mois

► l'épreuve puisque Anouar, jusque-là un obscur agitateur opérant dans l'ombre du Palais, s'engageait dans une carrière militaire et politique qui le conduirait aux plus hautes fonctions de l'Etat. La première étape en fut sa réintégration dans l'armée au grade de capitaine. L'armée était à l'époque le moyen rêvé pour réussir lorsqu'on n'avait pas de fortune, et il s'y attachait un prestige et des avantages certains : uniforme, voiture de fonction... Ce n'est que lorsqu'Anouar fut envoyé en poste dans le Sinaï que les Sadate purent enfin, sinon connaître une certaine aisance, du moins sortir de la gêne.

C'est aussi dans l'armée que le sentiment de mécontentement du peuple à l'égard de la royauté était le plus virulent : on ne pardonnait pas à Farouk d'avoir commandé des armes défectueuses, principale cause de la défaite de 1948 dans la guerre menée par les armées arabes pour libérer la Palestine de l'envahisseur sioniste. Et on admettait de moins en moins l'habitude qu'avait prise le roi de dépenser sans compter les deniers publics. Sa gloutonnerie (il prenait trente œufs au petit déjeuner), ses goûts de luxe (il faisait venir spécialement d'Europe des coiffeurs et des manucures, un pour sa main gauche et un autre pour sa main droite !), et ses frasques au casino où il perdait des fortunes, entretenaient une irritation grandissante dans l'armée et le peuple tout entier.

Le massacre à Ismaïlia d'une cinquantaine de policiers égyptiens qui s'opposaient aux forces d'occupation anglaises voulant prendre d'assaut la ville, catalysa le mécontentement populaire. Le lendemain matin, le Caire brûlait. Tout ce qui ressemblait de près ou de loin à l'occupation étrangère fut saccagé : boutiques de luxe, cinémas, grands hôtels, bars, restaurants. La révolution s'annonçait dans les lueurs d'un immense incendie.

A cette époque, Anouar el-Sadate, après avoir été proche du Palais, était engagé dans la préparation de la révolution aux côtés des Officiers libres. La plupart des membres du mouvement étaient opposés à sa participation, mais ses relations avec le Palais pouvaient à leurs yeux se révéler utiles. Il utilisait ses contacts avec l'entourage du roi pour connaître les intentions de ce dernier et lui envoyer de fausses informations.

Un jour que Jihane et Anouar dînaient à l'Automobile Club d'Alexandrie en compagnie d'un de leurs amis, un proche du roi, Jihane se sentit soudain observée : « En relevant la tête, mon regard plongea dans les yeux du roi Farouk. J'étais terrorisée. La réputation de Farouk s'étendait d'un bout à l'autre de l'Egypte. Quand il voyait une femme qui lui plaisait, il l'envoyait chercher — et elle accourait. Je

savais que je présentais bien, j'avais dix-huit ans, et Farouk les aimait jeunes. Il doit être en train de demander qui je suis, pensai-je glacée d'effroi. Je voulais attirer l'attention d'Anouar pour le supplier de partir, mais en vain. "Il faut que j'aille aux lavabos", parvins-je à lui souffler en quittant la table. A mon retour, je m'assis dans le fauteuil de notre ami afin de tourner le dos au roi, pour ne plus risquer de rencontrer son regard. » Anouar, de son côté, craignait que le roi ne le soupçonne d'être

les Officiers libres avaient pris le pouvoir.

Ce qui avait été présenté comme une simple réforme au sein de l'armée devait être en réalité un bouleversement majeur dans l'histoire de l'Egypte. Mais au début, l'incertitude était grande sur les intentions du nouveau régime. En particulier, on s'interrogeait sur le sort du roi auquel il n'avait été fait aucune allusion. Plusieurs camps s'étaient formés, certains proposaient de l'exécuter, d'autres de l'exiler, d'autres encore de le laisser en place tout



Jihane et Anouar avec le président américain Jimmy Carter et sa femme. « Avec Rosalynn Carter, je partageai bien desangoisses durant les pourparlers de paix. »

« AVANT SON VOYAGE A JÉRUSALEM, JE SCRUTAIS LE VISAGE D'ANOUAR POUR LE GRAVER DANS MA MÉMOIRE. J'AVAIS LA CONVICTION QU'IL NE REVIENDRAIT PAS VIVANT ! »

associé à l'agitation dans l'armée, mais le couple put finalement quitter le Club sain et sauf.

La date de la révolution avait été fixée au 23 juillet 1952. Anouar dut rejoindre son commandement en pleine nuit et ne donna aucun signe de vie avant vingt-quatre heures. Lorsqu'il téléphona enfin pour rassurer Jihane, elle l'interrogea sur ce qui l'avait retenu. « Allume le poste de radio et tu le sauras », répondit-il. Sadate, en raison de sa voix posée, avait en effet été désigné par Nasser comme porte-parole du Mouvement, et Jihane put ainsi l'entendre lire à la radio le communiqué annonçant que

en formant un nouveau Cabinet. Finalement, trois révolutionnaires, dont Sadate, allèrent le 26 juillet délivrer un ultimatum au roi dans son Palais de Ras el-Tin à Alexandrie : s'il ne quittait pas le pays avant 18 h le soir même, sa protection ne serait plus assurée. Farouk mit cinq minutes à accepter l'ultimatum. Il embarqua sur le yacht royal, le *Mahroussa*, et quitta les eaux territoriales égyptiennes avec les honneurs dus à son rang. Les révolutionnaires avaient tenu à ce qu'il n'y ait pas de sang versé. Vingt et un coups de canon ont salué son départ. L'Egypte allait enfin être gouvernée par des Egyptiens...

Les événements suivants sont connus : réforme agraire, suppression des titres nobiliaires hérités de l'empire ottoman, nationalisation du canal de Suez en 1956, agression tripartite contre l'Egypte et règlement du conflit sous la pression américaine. Durant ces années, Sadate, tout en prenant part — assez discrètement du reste — au Conseil de la révolution, assumait la responsabilité d'un nouvel organe de presse, *El-Goumhouriyya* (« La République »), destiné à répandre les idées nouvelles dans l'opinion publique. Puis, en 1960, Nasser lui confia la charge de porte-parole de l'Assemblée du peuple (parlement égyptien). A ce titre, il disposait d'un certain pouvoir qui lui valait de nombreuses demandes d'intercession de la part



Le couple avec ses petits-enfants. En bas, Jihane, entourée de ses enfants, aux obsèques de Sadate. « Tu sais, lui avait-elle dit un jour, mieux vaut mourir dans un attentat que dans un lit... »

« APRÈS LA FUSILLADE, JE CHERCHE DES YEUX MON MARI. IL EST SAIN ET SAUF, JUSTE BLESSÉ À LA MAIN, ME DIT UN GARDE. »



de ses concitoyens. Quant à Jihane, on commençait maintenant à la reconnaître dans la rue, de nombreuses femmes malheureuses ou démunies s'adressaient à elle pour demander de l'aide.

C'est probablement là qu'il faut situer le début de sa vocation de défense des droits de la femme. Elle-même décida de se prendre en charge et de reprendre les études qu'elle avait interrompues pour se marier. Mais son mari n'acceptait pas de ne pas la trouver à la maison à son retour et elle se plia à sa volonté. Dans son nouveau rôle, elle devait distraire les femmes des diplomates en visite, ce qu'elle trouva tout d'abord ennuyeux : elle aurait préféré se cultiver plutôt que d'échanger

des réflexions futiles avec ses invitées. C'est alors qu'elle eut l'idée d'inviter à ces dîners officiels des intervenants qui donnaient des causeries sur des sujets sociaux ou culturels. Les droits de la femme étaient bien étendus à l'honneur dans ces réunions. Jihane invita notamment Amina el-Saïd, qui expliqua comment elle avait commencé sa carrière de journaliste en écrivant sous le pseudonyme d'un homme. Cette réflexion collective aboutirait, des années plus tard, à la loi dite loi « Jihane Sadate » sur le statut des femmes.

Mais, pour l'heure, le combat se livrait ailleurs. Des excès avaient été commis par le « comité de liquidation de la féodalité » et la terreur qu'inspiraient les « visiteurs de

l'aube », qui surgissaient au petit matin et arrêtaient quiconque avait été désigné comme ennemi du régime, créait un climat de tension permanente. Les discours l'emportaient sur l'action, et la méfiance engendrait la méfiance.

C'est dans ce climat que survint la défaite de 1967, après le retrait des Forces de l'ONU de la frontière entre Israël et l'Égypte. La propagande d'Israël désigna l'Égypte comme l'agresseur tandis que son armée menait une attaque-éclair qui surprit des forces égyptiennes insuffisamment préparées par leur commandement. En quelques heures la guerre était perdue mais l'Égypte, incapable de se séparer de celui qui avait été son père spirituel durant quinze années, rappela au pouvoir un Nasser qui avait proclamé son intention d'abandonner toute fonction officielle. C'est alors que Jihane vit de près la guerre et ses horreurs, et se porta volontaire pour soigner à l'hôpital les soldats affreusement brûlés par le napalm.

Une guerre d'usure entre les deux belligérants suivit la cessation des combats. En janvier 1970, l'armée israélienne bombardait une école dans la province orientale de Sharqiyya ; Jihane se précipita aux côtés des infirmières égyptiennes pour panser les victimes. Les efforts diplomatiques pour résoudre le conflit restaient vains. En juillet, Nasser convoqua un sommet pour restaurer l'unité arabe. Tous les chefs d'État étaient présents au rendez-vous, y compris le nouveau dirigeant de la révolution libyenne, Mouammar Kaddafi. Jihane rapporte une anecdote survenue durant ce sommet.

« Tout avait commencé quand Fathiyya, la femme de Kaddafi, s'adressant à Nasser, s'est plainte que son mari avait ordonné l'arrestation de son oncle. Par politesse, Nasser s'est tourné vers Kaddafi : « Pourquoi as-tu fait cela à un proche de ta femme, frère Mouammar ? », lui demanda-t-il d'un ton aimable. « Il faut que tu le fasses libérer. » Et tous les invités d'approuver tandis que le visage de Kaddafi s'assombrissait. « J'ai fait arrêter cet homme parce que c'était un ennemi de la révolution », dit-il fermement. Un court silence suivi — poursuit Jihane — que je rompis (en prenant la défense de Kaddafi). Il y eut comme un frémissement, car personne — et encore moins une femme ! — n'osait désapprouver Nasser en public. Anouar tressaillit, Nasser ne put cacher son irritation. « Ne fais pas attention à elle, dit-il vivement à Kaddafi. Après tout, sa mère est anglaise. » »

Jihane, vexée, rappela alors au rais l'histoire de Gaoud Hosni, ce patriote égyptien dont la mère était également britannique. Quand les soldats anglais l'avaient arrêté et torturé, il s'était abstenu de le leur dire, bien que cela lui aurait sans doute valu un traitement de faveur. « Pour être à moitié anglais, il n'en était pas moins égyptien. » Selon Jihane, le rais ne prit pas ombrage de cette mise au point.

Le livre du mois

Nasser et Sadate se rendaient d'ailleurs souvent visite et, le dernier jour du sommet, Nasser téléphona pour annoncer qu'il venait dîner chez Anouar. Peu après, il fit téléphoner pour modifier le plan : ils iraient chez le président. Jihane pressentit que quelque chose d'anormal se passait car les Sadate n'allaient jamais ensemble chez le couple présidentiel. Elle avait raison : en arrivant sur place, ils furent accueillis par les proches de Nasser, effondrés. Celui qui avait été à la tête de l'Égypte durant dix-huit ans venait de mourir, laissant son peuple désespéré. Un demi-million d'Égyptiens se massèrent sous ses fenêtres. Son enterrement, regroupant quelque quatre millions de personnes, fut le plus grand rassemblement humain de tous les temps.

Sadate se retrouva au pouvoir (par intérim). Il se heurta immédiatement à une opposition en règle de la part de l'appareil politique. Jusqu'ici, il était resté dans l'ombre de Nasser, auquel il témoignait une obéissance quasiment servile. Nul n'aurait parié que Sadate resterait au pouvoir plus des quelques semaines nécessaires à la transition. Faisant preuve d'une rare habileté — il se savait fort du soutien de l'armée —, Sadate attendait calmement son heure, instruisant le dossier de ses adversaires et s'assurant le soutien du commandant de la garde présidentielle. Le 15 mai 1971, plusieurs ministres démissionnèrent afin de l'accueillir à quitter le pouvoir. Sadate, loin de plier, accepta au contraire leur démission et fit arrêter les « conspirateurs ». Grâce à ce qu'il devait appeler plus tard la « révolution correctrice », Sadate avait fait place nette et, en quelques heures, s'était débarrassé de tous ses opposants.

Autant Tahiyya, la femme de Gamal Abdel-Nasser avait été réservée et discrète, autant Jihane fut présente et entreprenante. D'autant que son activité publique n'avait pas commencé avec l'accession de son mari à la présidence. Anouar était encore porte-parole du Parlement quand Jihane engageait les femmes à se prendre en charge. En passant ses vacances à Mit Aboul-Kom avec Anouar, elle avait été frappée par la condition des femmes et leur dépendance totale à l'égard du mari. L'une des villageoises s'était plainte que son époux jouait tout l'argent du ménage et l'avait même obligée à vendre sa machine à coudre, son instrument de travail. Cela donna à Jihane l'idée de créer une coopérative de couturières dans le village.

Elle obtint du gouverneur de la province

un local (un ancien poste de police désaffecté), des machines à coudre et, fixant un haut-parleur (également emprunté) sur le toit de sa voiture, elle défila dans la bourgade : « Femmes qui voulez travailler ! Venez demain soir à l'ancien poste de police. Que vous soyez célibataire, mariée, veuve ou divorcée... Que vous sachiez déjà travailler ou que vous vouliez apprendre... Mais ne venez pas si vous êtes paresseuse. Ne venez que si vous êtes prête à travailler dur et vite pour nourrir votre famille. » La coopérative fut un succès total. Jihane, qui n'hésitait pas à superviser elle-même la confection des vêtements, obtint pour ses protégées de grosses commandes du secteur public. Mais son projet le plus marquant n'allait être mis en œuvre qu'après la guerre d'octobre 1973.

Las de voir l'URSS faire la sourde oreille devant les demandes d'armement égyptiennes, Sadate avait expulsé en 1972 les quelque 15 000 experts soviétiques



Jihane en grand-mère comblée.
« A la différence des veuves qui s'enferment pour pleurer, je continue de vivre comme s'il était ici. »

présents en Égypte. A la surprise du monde entier, qui pensait que l'Égypte n'était rien sans le soutien soviétique, l'armée égyptienne — cette fois entraînée et motivée — infligea à Israël la défaite la plus cuisante de son histoire, avec la traversée du canal de Suez en radeaux, la destruction de la ligne Bar Lev, réputée infaillible, et la consolidation des sites reconquis dans le Sinaï. L'aide américaine à Israël devint dès lors exorbitante mais l'objectif était atteint : l'« invincibilité » d'Israël avait été mise en pièces ; on avait vu Moshe Dayan pleurer à la télévision américaine. L'Égypte était désormais en position de négociation.

Cette fois encore, la guerre avait apporté son cortège d'horreurs. Le centre

de réhabilitation pour les handicapés, ouvert par Jihane en 1972 reçut des aides financières substantielles et prit une envergure remarquable, devenant *Madinat el-Wafa' wal Amal* (la Cité de la foi et de l'espoir). Jihane savait user de son charme et de son intelligence pour obtenir des subsides pour ses projets. « En visite au Caire après la guerre d'octobre, Kissinger m'avait dit un jour : "Je crois savoir que vous êtes impliquée dans un projet de réhabilitation des handicapés." "Oui, Dr Kissinger, j'essaie de rassembler des fonds, grâce au peuple américain." "Au peuple américain ?" demanda-t-il, surpris. Je souris. "Peut-être avons-nous combattu les Israéliens, mais leur équipement était américain. C'est à l'argent du contribuable américain que nos soldats doivent d'être blessés. Ils ont donc encore besoin aujourd'hui de cet argent pour guérir." »

Kissinger rit du piège dans lequel l'avait fait tomber Jihane et promit son aide. La Cité de Jihane, même si elle en avait empruntée l'idée à Oum Kalsoum, aboutit à une réussite exemplaire à bien des égards.

Parallèlement, Jihane poursuivait son combat pour l'émancipation des femmes. Elle donna encore l'exemple, en s'inscrivant à l'université à l'âge de 41 ans, alors qu'elle était déjà mère de quatre enfants. Son directeur de recherches était Souhair el-Galamaoui, l'une des premières femmes en Égypte à avoir obtenu un doctorat. Non sans mal : en 1939, son audace avait paru si intolérable qu'une foule d'hommes s'était massée devant la salle d'examen pour l'empêcher d'entrer. Maintenant, la situation était tout autre et Jihane ne se distinguait de ses camarades d'université que par son âge. Diplômée en 1978, elle soutint sa thèse en 1980 devant les caméras de télévision, afin d'encourager les autres femmes, et, surtout, de faire taire ceux qui parlaient de favoritisme aux examens.

Dans son autobiographie, Jihane se flatte de son action en matière sociale ; c'est elle qui aurait convaincu Sadate d'abord réticent d'intervenir pour souligner la nécessité de lutter contre la surpopulation. Mais sur son rôle aux côtés de son mari dans la direction politique de l'Égypte, Jihane fait montre d'une modestie exemplaire. A peine suggère-t-elle qu'elle avait parfois pressenti les décisions de son mari ou les événements... Elle donne d'Anouar el-Sadate une image de penseur solitaire qui restait de longs moments silencieux, n'annonçant ses décisions qu'au dernier moment et sans consulter quiconque — ainsi, c'est par la radio qu'elle aurait appris l'intention d'Anouar de se rendre à Jérusalem. On sait pourtant que Jihane dévorait les rapports qui arrivaient au Palais afin de tenir son mari informé, et beaucoup de choses lui étaient dites avant d'être révélées à Anouar. Ainsi en mai 1971, c'est elle que Hassanain Heikal, le célèbre journaliste égyptien,

avait informée du complot ourdi pour chasser Sadate du pouvoir.

Ambitieuse, calculatrice, Jihane a été accusée d'être à l'origine des dépenses exorbitantes auxquelles se livrait le couple, et de la multiplication de leurs résidences, souvent décorées avec des bibelots « cédés » par le département des Antiquités. Contrairement à l'opinion publique internationale, séduite par le brio de la politique étrangère de Sadate, les Égyptiens étaient de plus en plus excédés par cet étalage de richesses au milieu des inégalités accentuées par la politique économique de l'infitah. Mais plus que tout autre erreur, c'est l'échec de Sadate à appréhender la question religieuse qui allait le conduire à la mort.

La montée du sentiment religieux en Égypte, la multiplication et le renforcement des *Gama'at islamiyya*, mouvements islamistes gonflés par les laissés-pour-compte de la croissance économique, la tension croissante entre les communautés musulmane et copte, tout cela empoisonnait le climat social et politique et créait une menace pour la stabilité du régime. Sadate, au lieu de jouer la carte de la démocratisation, qui aurait créé des contre-pouvoirs face aux *Gama'at*, choisit la répression aveugle. En septembre 1981, il faisait arrêter plus d'un millier de personnes, insultant et maltraitant des leaders religieux qui avaient l'estime de tout le pays. Ce faisant, il était déjà condamné à mort par de nombreux imams.

Qu'est devenue Jihane Sadate depuis la mort de son mari il y a six ans ? Elle a enseigné la littérature à l'université du Caire jusqu'en 1984, mais elle se sentait de plus en plus mal à l'aise dans son pays. Grâce à l'ancien secrétaire d'Etat américain Henry Kissinger, elle a été invitée par l'université de Caroline du Sud pour donner des conférences sur le statut de la femme dans les pays en développement. Elle semble s'épanouir pleinement dans sa nouvelle vie américaine, au milieu d'amis qui ont pour nom Henry Kissinger, Nancy Reagan, Rosalynn Carter, Betty Ford et David Rockefeller. Ses relations avec le régime Moubarak n'ont cessé de se détériorer. Elle s'est offusquée qu'on n'honore pas la mémoire de son mari avec plus de faste, tandis que les autorités égyptiennes lui reprochent d'être trop prompte à se rendre, moyennant un « cachet » substantiel, aux galas donnés en faveur de personnalités ou d'intérêts israéliens.

Celle qui fut la « première dame d'Égypte » et qui marqua, quoi qu'on en dise, l'histoire de l'Égypte d'une empreinte indélébile, vit aujourd'hui en Virginie, limite sa présence dans son pays à quatre jours par an, ceux où l'on commémore la disparition de son mari... □

LA MORT DE MON MARI

On aurait pu compter sur les doigts de la main les jours où je ne me faisais pas de souci pour [lui] : le 6 octobre 1981 s'annonçait comme une de ces journées bénies. [...]

Mon mari avait toujours fort belle allure dans le grand uniforme qu'il se faisait tailler spécialement pour cette parade du 6 octobre. Cette année-là, il en portait un tout neuf, mais qui, comme les autres, était très étroit, dans le style des uniformes allemands qu'Anouar admirait énormément. D'habitude, mes filles et moi le taquinions sur sa coquetterie, tout en tirant de toutes nos forces sur ses bottes, pour l'aider à les enfiler sur ses jambes de pantalon.

« Tu ne crois pas que cet uniforme devrait être un peu moins serré ? lui faisais-je remarquer en le voyant se tortiller pour entrer dedans.

— Je t'en prie, Jihane, répondait-il prenant sa grosse voix. Tu sais bien que tu ne connais rien à l'armée. » [...]

Jamais je n'oublierai le sourire qui illumina son visage quand, arrivant dans les tribunes au milieu d'une tempête d'applaudissements, il leva les yeux et aperçut sur les derniers gradins ses quatre petits-enfants, debout à côté de moi. Il nous fit un signe de la main dans le soleil ; vraiment, je l'avais rarement vu aussi expansif. [...]

Nous nous asseyons. Rien ne se passe. « Pourquoi ce retard ? » dis-je à ma voisine, Suzanne Moubarak, la femme du vice-président. Une moto vient de tomber en panne. S'il n'y avait eu que cela... « Nous allons voir maintenant nos valeureuses troupes de guérilla ! » annonce le haut-parleur.

Deux ou trois minutes s'écoulent, personne ne défile. Décidément cette parade laisse à désirer. A ce moment-là, l'escadrille de l'armée de l'air apparaît à l'horizon ; elle est tout de suite sur nous. Dans un vacarme assourdissant, les Phantoms exécutent leur ballet au-dessus de nos têtes [...].

« C'est le clou du spectacle ! » s'écrit en riant Mme Moubarak dont le mari, assis juste à côté d'Anouar, est lui-même un ancien pilote de chasse. Gagnée par l'émotion, excitée par tout ce bruit, je me mets moi aussi à rire.

Mais que fait ce camion, en bas ? Il est sorti de la ligne des véhicules de l'artillerie, il s'arrête, trois hommes bondissent, se ruent vers les tribunes, pistolets mitrailleurs au poing. Une grenade explose, je l'ai à peine entendue, avec ces appareils qui continuent de rugir juste au-dessus de nous. Des masses de fumée montent vers nous. J'ai encore le temps d'apercevoir Anouar qui se lève maintenant, en faisant un signe du doigt à ses gardes du corps, comme pour dire « faites cesser cela ». C'est la dernière image que j'ai gardée de lui vivant.

Puis les cris. Les hurlements. Le fracas des vitres qui volent en éclats, frappées par les balles. Je veux m'élancer vers mon mari, mon garde du corps me barre le chemin.

Mes petits-enfants pleurent en criant, une autre grenade explose, le bruit des balles est assourdissant. Tout autour c'est le chaos. [...]

Partout des chaises renversées, des gens étendus par terre et qu'on met dans des ambulances. D'autres, qui n'ont pas été blessés, restent plantés là, les yeux écarquillés, l'air hébété. Je cherche des yeux mon mari, il a disparu. Lentement, avec précaution, je descends dans les tribunes, en réprimant chez moi tout signe de névrosité et je m'approche d'un homme de la garde présidentielle. Il y a des taches de sang sur son uniforme blanc.

« Où est le président Sadate ? » lui demandé-je. « Il est sain et sauf, je vous le jure, madame. Je l'ai porté moi-même jusqu'à l'hélicoptère qui l'emmenait à l'hôpital de Méadi. Il semble qu'il ait été blessé à la main, rien d'autre. » [...]

A l'hôpital, je ne comprend pas pourquoi tout le monde me fixe des yeux sans me parler, car je connais tous ces médecins, toutes ces infirmières — après tout le temps que j'ai passé ici, auprès des blessés des guerres de 1967 et 1973. [...]

Anouar, me dit-on, est au bloc opératoire. On m'indique la salle où m'attendent des membres du gouvernement et mes filles.

Quel silence dans cette pièce ! Je me tais moi aussi. Et j'attends, j'attends qu'un médecin vienne me rassurer, me dire que tout va bien. Mais personne ne vient. Notre fils Gamal, vingt-cinq ans, appelle de Californie : Hassan Maré'i, mon gendre, prend la communication. Gamal a appris la nouvelle par la télévision américaine ; il paraît qu'Anouar a été atteint par les balles, à côté du cœur.

Une demi-heure passe ; toujours pas de docteur ; toujours le même silence. Bien que je ne veuille pas savoir la vérité, elle finit par s'imposer à moi. [...]

Personne ne m'arrête quand je retransverse le hall toute seule et pénètre dans le bloc opératoire. Un homme est là, adossé contre le mur du couloir, comme s'il ne pouvait plus tenir debout sans appui. C'est le patron des chirurgiens. « Je ne peux pas supporter de le voir ainsi », me dit-il, les yeux débordant de larmes.

Je pousse la porte de la salle d'opération, sans pouvoir m'empêcher, malgré tout, d'espérer encore. Mais il n'y a plus d'espoir. Anouar est étendu sur un lit ; il est encore dans son nouvel uniforme. On en a déchiré une manche pour que les médecins puissent tout de suite procéder à une transfusion. Mais il n'y avait déjà plus rien à faire. Je me précipite vers lui, je me jette en pleurant sur sa poitrine. □

(Extrait de *Jihane Sadate, une femme d'Égypte*. Presses de la Renaissance).